

## Le langage

Le langage est d'abord un **moyen pour l'homme d'exprimer des pensées**. Le langage est donc une **expression** de la pensée, il n'y a pas de langage sans esprit.

Le fait que les animaux ne parlent pas est le premier argument qui vient à l'esprit pour dire qu'ils ne pensent pas.

Quand les grecs définissent l'homme comme *zoôn logon echon*, le vivant qui a le *Logos*, ils l'entendent en ce double sens : le *Logos* désigne à la fois la pensée et la parole.

**Nous savons que l'homme pense, parce qu'il exprime sa pensée, et le langage est le moyen de cette expression. Sans cette expression, cette extériorisation de l'esprit, je n'aurais qu'un corps en face de moi, je ne pourrais savoir que je fais face à un esprit qui pense.**

De ce point de vue, **le langage doit être rapporté d'emblée à la question de la pensée, et du même coup, à la question de la définition de l'homme, puisqu'on le définit comme un animal doué de pensée.**

- I. Homme et animal, la différence par le langage comme expression de la pensée.

Descartes, extrait d'une lettre écrite en 1645 qu'il a envoyé au Marquis de Newcastle.

1. Le langage, signe de la pensée.

La question qu'il pose est la suivante : comment sait-on, dès que nous sommes en rapport avec quelque chose, que ce quelque chose est un homme ? **Comment se manifeste l'humanité d'un homme ? Comment par exemple, pourrait-on distinguer un homme d'un automate ?**

Evidemment, pour reconnaître que ce qu'on a en face de nous est un homme, il faut avoir une certaine idée de ce que c'est qu'un homme.

Descartes donne ici une définition classique : **l'homme c'est une âme qui a des pensées.**

Autrement dit **on définit l'homme par la pensée**. L'homme a un corps, mais ça ne suffit pas à faire un homme, une pierre c'est un corps, mais l'homme est plus que cela. L'homme est même un corps vivant, c'est-à-dire un organisme, mais ça ne suffit pas à définir l'homme, car la plantes et les animaux sont des organismes sans pour autant être hommes.

**L'homme n'est donc pas que corps : il a aussi une âme qui a des pensées.** Âme, pour nous, est un terme très chargé de religion, il renvoie à la problématique du salut de l'âme. On peut donc dire **esprit, l'homme est esprit**. De nos jours, on parle plus volontiers de **conscience, ou de psychisme**, mais c'est cela que vise ici Descartes.

**L'homme, c'est une conscience qui est pleine de représentations, aussi bien de lui-même que de tout ce qui l'entoure.**

**Donc, pour percevoir un homme comme homme, il faut percevoir qu'il pense. Il faut que l'âme et ses pensées réussissent à se rendre manifestes. Comment l'homme fait-il pour manifester sa pensée à autrui ? Réponse : par des signes.**

Il faut **signifier que nous pensons**, il faut user des signes qui renvoient à nos pensées.

2. Le signe pensif propre à l'homme : les animaux n'ont ni langage ni pensée.

Texte de Descartes : **la question est de savoir comment on peut percevoir que ce qui est face à nous est un homme. L'homme est une âme qui a des pensées.** Pour percevoir que c'est un homme, il faut donc **traquer les signes qu'il donne de ses pensées. On cherche les signes de la pensée, c'est-à-dire les signes pensifs.**

La question qui se pose dans le texte de Descartes, c'est « **comment sait-on qu'un signe est pensif ?** »

Descartes prend au sérieux le fait que *les animaux aussi utilisent des signes*, qui ne sont pourtant pas des signes pensifs (des cris, remuer la queue, etc.).

Il établit deux conditions :

1. **Le signe doit être à propos des sujets qui se présentent, en rapport avec ce qui arrive. C'est pour éviter l'argument du perroquet.**
2. **Le signe ne doit se rapporter à aucune passion.** Le signe doit être signe de la pensée, non le signe d'une passion, car les animaux éprouvent des passions et sont capables de les signifier, par exemple par des cris. Passion ici, c'est pas le fait d'être passionné par la Scrabble ou par la philosophie. **Passion, ici, c'est au sens étymologique, celui du pathos, le fait de pâtir. C'est le contraire de l'action. La passion c'est ce qui est subi, passif, comme la joie, la crainte, la faim, la soif, la douleur, le désir... C'est quelque chose de très large qui comprend aussi bien nos sensations que nos émotions, nos sentiments et nos désirs.** > cad tout ce qui est *subi*, ce qui survient en nous sans que ce soit l'effet de notre libre arbitre, là où la pensée et la parole sont *un acte libre*, une *action*, pas une *passion*.

**L'animal peut exprimer sa passion par un signe** > si un animal éprouve de la douleur, il crie. Si le chat éprouve de la satisfaction, il ronronne.

L'homme aussi peut donner ce type de signes. L'homme a des passions, donc il peut les signifier, soit comme le fait l'animal, par un cri, ou par une exclamation, soit en utilisant le langage. Si je dis « j'ai faim », ma parole n'exprime pas une pensée, mais une passion. On exclut ce type de signe pour trouver un signe pensif.

**La pensée, ce n'est pas la passion. On a dit la passion, c'est pâtir. Eh bien la pensée, c'est tout ce qui, dans notre âme, relève de l'actif. La pensée, c'est l'activité de l'âme.**

**Deux caractéristiques de la pensée : 1. > elle est une activité libre, elle n'est pas subie passivement, pas une passion. Ex : un jugement, un raisonnement, un calcul.**

2. **> elle est capable de se mettre en relation avec ce qui arrive, elle est à propos de ce qui est présent.**

Il faut qu'on retrouve ces deux caractéristiques dans le signe pour qu'on puisse dire que ce signe est un signe pensif, un signe de la pensée elle-même.

Ex : la classe bavarde et le professeur s'énerve, il hurle et dit « vous m'énervez », c'est du registre de la passion. Ici, la parole n'est pas un signe pensif. Elle est justement le signe d'une passion, la colère.

Mais si dans la même situation le prof se tait, et que dix minutes plus tard, alors qu'il n'est pas colère, il se plaint du bavardage, alors c'est le signe de la pensée, la parole n'exprime pas une colère, elle exprime une pensée, à savoir que le professeur pense que les élèves ont trop bavardé trop.

**La passion, c'est passif, c'est une réponse à des stimuli. Tout le comportement animal en relève : l'animal reçoit des stimuli auxquels il répond par des comportements. C'est pour ça que l'animal ne pense pas, et aussi que l'animal n'est pas libre. L'animal agit**

toujours en obéissant à ses passions. On dirait aussi pulsions : c'est une réaction automatique, un réflexe. Rappelez-vous Rousseau : « l'impulsion du seul appétit est esclavage ». C'est animal.

L'homme est libre, cela veut dire qu'il a une capacité d'indépendance à l'égard de ses passions, c'est la volonté, le libre-arbitre. L'homme peut parfois agir sous le coup de la colère, du désir, etc., mais il peut aussi agir librement, de lui-même, indépendamment de toute passion. > c'est le libre arbitre. Je peux maîtriser ma colère ou ma faim et je peux me forcer à manger sans avoir faim.

On voit que la question de la pensée est liée à la liberté (notion au programme !).

**L'homme est libre parce qu'il pense.**

Notre âme n'est pas faite que de passions, elle n'est pas le jouet des événements, elle est capable d'activité, la pensée. **Les paroles qui apparaissent en dehors de toute passion, elles sont les signes pensifs, elles indiquent la présence de pensées en nous.**

L'exemple des fous : un contre exemple > c'est un homme qui a perdu la raison, donc ses paroles ne signifient pas quelque chose de rationnel, on a l'impression qu'elles ne signifient rien. Alors on pourrait croire que c'est comme l'animal, comme le perroquet qui répète quelque chose mécaniquement ou un animal qui crie. Et pourtant, le fou est bien un homme. Donc le critère de Descartes ne serait pas bon, on aurait des hommes qui pensent mais qui ne donneraient pas de signes pensifs.

La réponse, c'est que c'est faux. En réalité, **même pour le fou, les paroles sont des signes de sa pensée.** Ce qui arrive au fou, c'est n'est pas de ne plus penser. **L'homme est celui qui pense. Le fou est encore un homme, il pense, mais il ne pense plus de manière raisonnable.** Être fou, c'est avoir perdu la raison, penser d'une manière incohérente. **Le fou a des paroles qui ne suivent pas la raison, mais il pense quand même et les deux critères de Descartes marchent aussi avec ses paroles. Ses paroles sont bien des signes pensifs qui expriment autre chose que ses passions, elles expriment une pensée déraisonnable.**

On peut voir ici ce qui distingue l'homme de l'animal. C'est **un signe qui exprime la pensée, qui (1) n'exprime aucune passion et (2) qui doit être à propos, ce que ne sont pas les soi-disant paroles du perroquet, parce qu'il ne peut pas décrire la pièce qui l'entoure.**

Une fois encore, ce qu'il faut comprendre c'est que le signe n'est pas le propre de l'homme, il ne suffit pas de produire des signes pour être un homme. Le chien remue la queue et c'est le signe d'un contentement, donc d'une passion. **Mais l'homme est le seul à donner des signes pensifs, les paroles, le langage.**

**L'objection du perroquet.** Elle vient spontanément à l'esprit. Quand on écoute le perroquet, on a vraiment l'impression qu'il parle et qu'il n'exprime pas une passion. Du coup, ça semble être un contre-exemple probant.

C'est uniquement pour réfuter ce contre-exemple qu'il parle de ce critère d'à propos. Le perroquet parle, mais il se contente de répéter « coco », ou « bonjour », mais **il ne parle pas à propos des objets qui sont là présents. On n'a jamais vu un perroquet décrire un à un des objets qui sont dans une pièce.** Une telle parole, ce serait justement un signe pensif, mais le perroquet n'en donne pas, seul l'homme peut le faire.

**L'argument du perroquet, ça consiste à dire que « même les animaux peuvent user du langage pour exprimer les pensées, le perroquet le fait » donc ce ne serait pas un signe pour reconnaître un homme. Mais le critère de l'à propos réfute cela.**

**L'autre argument, celui du fou, c'est l'argument inverse : il dit qu'il y a des hommes, les fous, qui ne pourraient pas user du langage pour exprimer leur pensée.** Ce critère de l'*à propos*, il permet aussi de réfuter ce contre-exemple. Bien sûr, le fou dit des choses complètement délirantes, incohérentes, dénuées de raison mais contrairement au perroquet, son langage exprime néanmoins sa pensée, même si ce n'est pas une pensée rationnelle. **Le langage du fou fait preuve d'à propos.** Contrairement au perroquet, le fou peut parfaitement parler de ce qui l'entoure, parler à propos de ce qui se présente, même s'il va dire des choses délirantes, comme par exemple voir des être vivants là où il n'y a que des choses inanimées, ou bien les fous ont parfois l'impression que les choses les regardent. S'il dit, « la table, là, est en train de me regarder d'un sale œil », le sens de **sa parole est déraisonnable, mais elle exprime bien une pensée. Il parle avec des choses : donc il exprime sa pensée, c'est un signe pensif.**

**Seul l'homme pense > sa pensée est une action, et sa parole, pour autant qu'elle peut être un signe pensif, est-elle aussi une action.**

**L'animal, lui, ne pense pas, la parole, ou les signes qu'ils donnent en général, ce ne sont pas des actions, ce ne sont que des réactions à des stimuli, à des passions.**

Même le perroquet ou la pie, leur parole n'a pas de signification, elle est l'expression d'une passion > ils ont été dressés pour cela par **reflexe conditionné**. C'est un travail de **conditionnement** de l'animal. A force de dire bonjour au perroquet et de le récompenser par de la nourriture lorsqu'il arrive à le dire, et bien lorsqu'il aura faim, il répétera la parole associée à la récompense. C'est purement **un reflexe conditionné**.

Chez l'homme, il y a bien sûr une part de reflexe conditionné, notamment dans les paroles qui relèvent de la politesse : on s'excuse automatiquement quand on bouscule quelqu'un. Mais il y a aussi, et c'est la plus large partie de nos paroles, des paroles qui sont d'authentiques signes pensifs, qui sont produits librement, et qui expriment donc l'activité de notre pensée.

**Chez l'animal, le signe est toujours l'expression d'une passion et seulement chez l'homme le signe peut être pensif.**

Même dans les cas où les animaux nous semblent intelligents, et où ils nous semblent qu'ils pensent, c'est en vérité un conditionnement qui s'est fait, même sans qu'on l'ait voulu. Cf. l'exemple du chien de Colette.

A chaque fois qu'elle ferme son stylo à plume, le chien se réveille et veut faire une promenade. Ce n'est pas le signe d'une activité de pensée, le chien ne pense pas l'activité d'écrire et le fait que lorsqu'elle a fini d'écrire sa maîtresse est disponible pour lui faire faire une promenade. C'est un reflexe conditionné : progressivement, le désir de sortir s'est associé au bruit du stylo qu'on referme, et ce bruit déclenche chez l'animal ce désir.

**Seul l'homme pense, c'est là le propre de l'homme, son humanité d'homme. Et c'est parce qu'il parle que sa parole fonctionne comme l'instrument par lequel il signifie sa pensée, donc il nous *signifie* qu'il est un homme.**

Evidemment, **il y a encore un contre-exemple qui surgit : le cas des sourds-muets. Ce sont des hommes, mais ils ne parlent pas.** Mais Descartes renverse l'objection facilement. Précisément, ne pouvant parler, **les sourds-muets ont inventé un autre langage**, fait de gestes, pour donner des signes pensifs, qui expriment leurs pensées, et pas seulement, comme pour les animaux, leurs passions. Les gestes du langage des signes ne sont pas des réflexes conditionnés.

**Le fait que les animaux ne parlent pas devient un argument décisif du fait qu'ils ne pensent pas.** Le problème n'est pas un défaut d'organe : pour parler, il faut expirer de l'air,

qu'on articule grâce à notre bouche et à la position de la langue. Mais la plupart des animaux ont des poumons, une langue et une bouche, donc le problème n'est pas là. D'ailleurs, ils savent expirer de l'air pour exprimer leurs passions : c'est le cri du singe, le miaulement du chat, l'aboïement du chien.

Ou alors, on peut répondre que les animaux parleraient entre eux, et qu'on n'aurait pas accès à ce langage. Un peu comme dans certains dessins-animés où les animaux poussent des cris quand les hommes sont là, et dès qu'ils sont partis, ils commencent à parler dans un langage d'homme.

Mais en fait il n'y a pas vraiment de raison, **ils n'hésitent pas à nous exprimer leurs passions alors on ne voit pas pourquoi ils hésiteraient à nous exprimer leurs pensées, s'ils en avaient.**

Du coup, **la seule raison qui permet d'expliquer que les animaux ne parlent pas, c'est qu'ils n'ont pas de pensées. S'ils avaient des pensées, ils les exprimeraient. Si les animaux pensaient, ça se saurait, car lorsqu'on pense, la pensée se manifeste à travers des signes, qui constituent un langage.**

Conclusion sur le rapport de l'esprit au langage :

Il semble alors y avoir une antériorité logique et chronologique de l'idée mentale sur son expression dans le langage. L'idée est antérieure à son expression et la pensée est la condition de possibilité de la parole. D'abord je pense, et ensuite, après coup, je cherche à exprimer par des mots ma pensée.

La pensée est donc la condition de possibilité, c'est-à-dire ce que rend possible, le langage. Pas de langage sans pensée. L'esprit pense sans langage, et n'a besoin du langage que dans un second temps pour s'exprimer, pour communiquer sa pensée à autrui.

De son côté, la pensée est indépendante du langage et je n'ai pas besoin des mots pour penser. Je ne vais pas me parler à moi-même, je ne le fais qu'à autrui. Je ne vais pas m'exprimer à moi-même ma pensée.

De ce point de vue, les mots seraient comme des vêtements que met ma pensée pour sortir dehors, pour se montrer à autrui, mais dans mon esprit, la pensée serait toute nue, sans les mots.

**Le langage, c'est donc le moyen d'expression de la pensée pour l'homme.**

Autrement dit, **le langage est un outil, un instrument d'expression pour la pensée.**

**Un outil de communication, ce qui signifie une mise en commun.**

Cette approche du langage, c'est ce qu'on appelle la **théorie instrumentaliste du langage.**

De la même façon qu'on utilise un instrument pour communiquer avec ceux qui sont loin de nous, à savoir un téléphone, nous utiliserions cet outil qu'est le langage, plus fondamentalement.

Comme il n'y a pas de télépathie, nous aurions besoin de cet intermédiaire pour entrer dans un rapport médiat avec la pensée d'autrui : un rapport *médiatisé* par le langage.

Mais le rapport à notre propre pensée serait immédiat, pas besoin de cet intermédiaire quand il n'y va que de moi-même : je sais *immédiatement* ce que je pense du fait même que je le pense, je n'ai pas besoin de me communiquer à moi-même ma pensée. Repère médiat/immédiat.

Elle a pour conséquence une thèse forte : c'est que **la pensée pré-existe au langage. La pensée existe dans l'âme indépendamment du langage et utilise le langage comme un instrument pour s'exprimer.** C'est une thèse sur la pensée : **on dit qu'il y a une pensée sans langage.**

Le langage entretient un rapport essentiel à la pensée. Parler, c'est exprimer des pensées. Le langage apparaît donc comme un moyen en vue d'une fin qu'est l'expression ou la communication. Si je parle, c'est parce que je souhaite exprimer ou communiquer à autrui mes représentations intérieures. Le langage, c'est l'instrument, le véhicule de la pensée. Le langage est médiateur.

Schéma à faire.

Le langage joue donc un rôle purement instrumental: il est le moyen de l'expression de notre vie intérieure. Cette entreprise de traduction de la pensée dans le langage est difficile et peut échouer. Il n'est pas aisé de faire correspondre à notre idée les mots appropriés, c'est-à-dire ceux qui sont dans un rapport de convenance et d'accord à notre pensée, comme le montrent les deux exemples ci-dessous.

On peut faire l'expérience de chercher nos mots. Quand je cherche mes mots, cela veut dire que je cherche à exprimer mon idée, par une série de tentatives avortées, par des termes impropres que je rejette tour à tour car ils ne correspondent pas à ce que je veux dire. Et quand enfin j'ai trouvé mes mots, alors j'ai le sentiment d'atteindre mon but, qui est d'exprimer mon idée par les mots adéquats, ceux qui sonnent juste. « Je ne sais pas comment m'exprimer », « je ne trouve pas les mots pour le dire » dit-on.

« Avoir un mot sur le bout de la langue », dit-on. La pensée est là mais on cherche encore le mot pour pouvoir l'exprimer, donc elle est antérieure aux mots.

L'expression « ce n'est pas ce que j'ai voulu dire » montre que le langage peut échouer dans son rôle d'expression de la pensée. Je n'ai pas trouvé les mots correspondant à ma pensée, « mes mots ont trahi ma pensée », « les mots ont dépassés ma pensée », « je ne le pensais pas ». Il n'y a pas eu l'adéquation attendue entre l'idée mentale et le mot. Un gouffre, une brèche a séparé, contre mon gré, ma pensée de ma parole.

Parler, c'est donc exprimer notre pensée et la parole est l'indice, le signe de la pensée. De même que la fumée est le signe du feu. Pas de fumée sans feu, donc pas de parole sans pensée. Si je rencontre un être qui parle, je peux en déduire qu'il pense car il n'y a pas de parole sans pensée. La parole, c'est le discours qui fait entendre la pensée.

C'est là une thèse problématique sur laquelle il faudra revenir. **Il n'est pas certain que la pensée puisse exister sans le langage.** Une pensée sans langage, on ne voit pas bien en quoi elle consisterait. Comment penser « il fait beau » sans ces trois mots ? Si on enlève les mots, est-ce qu'on trouve vraiment la pensée toute nue ?

Maintenant, pour approfondir la question du langage, il faut aborder l'étude de la science du langage, c'est-à-dire la linguistique.

## II. Eléments de linguistique.

On a étudié les bases de la sémiologie car on avait vu que le langage est un signe, même si tout signe n'est pas un langage. On parle de signe linguistique.

La linguistique, c'est la science des signes linguistiques, dont le grand fondateur est Ferdinand de Saussure qui a écrit un livre devenu classique : les *Cours de linguistique générale*.

### 1) Nature du langage.

C'est un *signe*, donc une **matérialité visuelle ou sonore qui vaut pour autre chose qu'elle-même**. On l'avait vu, c'est un *symbole*, à savoir un signe dont le rapport entre indiquant et indiqué est **arbitraire**.

La linguistique définit **le langage comme l'ensemble de la langue et de la parole**.

La **langue**, c'est **un ensemble de signes et de règles, c'est-à-dire un lexique et une syntaxe**.  
Le **lexique**, c'est **l'ensemble des mots qui appartiennent à la langue**.

La **syntaxe**, c'est **l'ensemble des règles d'association de ces mots entre eux**.

Saussure dit de la langue qu'elle est « **un trésor commun** » > commun parce que personne n'est propriétaire de la langue, elle est à tout le monde.

Ce caractère commun, cela signifie aussi que **la langue n'est jamais individuelle**, elle est toujours commune et elle est **héritée**. On ne crée pas une langue comme ça, on hérite d'un lexique et d'une syntaxe qu'**on doit apprendre**.

**La parole : c'est l'utilisation individuelle, personnelle, de la langue.**

**La parole est individuelle, alors que la langue est commune. Le langage, c'est l'unité des deux, c'est l'inscription de l'individu dans la langue commune.**

**La parole, c'est l'usage de la langue, donc c'est sa vie. Une langue vivante, c'est une langue parlée.** Une langue morte, c'est une langue qui n'est plus parlée, elle est figée et n'évolue plus. Le latin, par exemple n'évolue plus, le lexique et les règles de syntaxe restent les mêmes une fois pour toute.

**Langue et parole s'opposent comme le commun à l'individuel, mais aussi comme le passif à l'actif. La langue est passivité**, car on la reçoit en héritage, on ne la crée pas, et on n'a pas le pouvoir de la modifier à loisir. **La parole est activité** : parler, c'est un acte délibéré, pas quelque chose de subi.

Maintenant, si le langage, c'est l'ensemble formé par la langue et par la parole, quels rapports entretiennent-elles l'une avec l'autre ? **Est-ce que c'est la langue qui détermine la parole ou bien la parole qui détermine la langue ?**

En fait, c'est les deux. **Langue et parole se déterminent mutuellement.**

D'abord, **la langue précède toujours le locuteur : pour parler, le locuteur apprend une langue qui existait avant lui** et qui lui est transmise par la société humaine à laquelle il appartient. **Parler, c'est parler une langue qui la détermine.** On parle d'après le lexique et d'après les règles de syntaxe qui sont propres à une langue.

Mais **en retour, la parole aussi détermine la langue**. D'abord, j'apprends la langue parce que j'entends les autres parler, donc **la parole aussi précède la langue**. Ensuite, puisque **parler une langue, c'est aussi la faire vivre, c'est-à-dire la faire évoluer**, de sorte que par la pratique de la parole, le lexique de la langue s'appauvrit et s'enrichit, des mots apparaissent et d'autres disparaissent, et les règles de syntaxe se modifient.

**Le langage, c'est donc une structure dynamique, une articulation entre le collectif et l'individuel, entre le passif et l'actif, entre le traditionnel déjà donné et le changement en cours, par ce rapport réciproque de la langue et de la parole.**

2) Nature du signe linguistique.

On avait vu que **le signe est une matérialité qui vaut pour autre chose qu'elle-même**. Cela veut dire que comprendre un signe, c'est voir sa matérialité et voir à quoi elle renvoie, c'est-à-dire ce qu'elle *signifie*. Le nuage noir a deux faces : sa matérialité noire que je vois, et ce qu'il signifie, à savoir qu'il va pleuvoir.

C'est la même chose pour **un signe linguistique : c'est une unité à deux faces**.

**Le signe linguistique est l'unité formée par un *signifiant* et un *signifié*, le rapport entre le signifiant et le signifié étant la signification.**

Signe linguistique :

Le signifiant		S
	signification	↓
Le signifié		s

S→s décoder

s→S coder

Ce rapport de signifiant à signifié, l'erreur serait de croire que c'est le rapport entre un mot et une chose.

Voici ce qu'écrit Saussure dans ses *Cours de linguistique générale* : « Le signe linguistique unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique ».

Cela veut dire que **S, le signifiant, n'est pas le mot. Le mot, c'est le signe linguistique, c'est l'unité du signifiant et du signifié.**

**Le signifiant, c'est une image acoustique, c'est-à-dire un son.**

On a dit qu'un signe c'est une matière qui vaut pour autre chose qu'elle-même. Eh bien dans le cas du signe linguistique, **cette matière, c'est le son, c'est lui qui est signifiant.**

Alors, **le son signifiant, ce n'est pas n'importe quel son. C'est une séquence sonore.**

La séquence sonore s'oppose au bruit. Le bruit n'est pas organisé, alors que la séquence sonore, c'est du **son organisé**.

Bien sur, un bruit peut aussi être un signe. Si on crie, ça peut être un signe de colère ou de douleur, mais alors ce n'est pas un signe linguistique.

Par contre, « **table** », c'est une séquence articulée de divers sons.

**Le signifiant, c'est le son qu'on entend : « table », et qu'on peut transcrire phonétiquement, alors qu'un bruit, on ne peut pas le transcrire.**

**Le signifié, ce n'est pas la chose**, ce n'est pas la table sur laquelle j'ai posé mes affaires. Le signifié, **c'est le concept de table, le sens « table », c'est l'idée abstraite de table, qui vaut pour toute table**. C'est cela le signifié. Si le signifié c'était la chose devant moi, alors quand je dirais table, cela renverrait à cette chose ci, et pour parler des autres tables qui sont dans cette salle, je ne pourrais pas utiliser le mot « table ». Avec le mot « table », je peux parler de différentes choses, voir même de choses qui ne seraient pas là devant nous, donc **le signifié « table », ce n'est aucune chose en particulier, c'est le sens idéal, universel, qui vaut pour toutes les choses dont on dit qu'elles sont des tables. C'est la pensée « table », l'essence, le concept de table. Le signifié, c'est la pensée, donc penser c'est saisir un signifié dans un signifiant.**

**Autre argument qui montre que le signifié n'est pas la chose. On peut parler de choses qui n'existe pas et cela a du sens. Le mot « licorne », son signifié n'est pas la chose puisque les licornes n'existent pas. Ça a du sens de parler de « licorne ». Ce mot**

**signifie quelque chose, il signifie le signifié « licorne », c'est-à-dire le concept, l'essence, la pensée « licorne ».**

**Cela montre que c'est dans le mot que nous avons accès à la pensée, c'est dans le mot que nous pensons, pas ailleurs ni avant.**

On voit bien cela si on étudie le cas de l'enfant qui apprend à parler. L'enfant dit « Maman », en montrant du doigt sa mère, mais il n'a pas accès au concept de maman. Du coup, il ne comprend pas qu'on puisse appeler Maman quelqu'un d'autre que sa mère. Et c'est valable pour tous les mots.

**C'est seulement quand il devient capable d'appeler Maman une mère qu'il n'a jamais vu, comme quand on lui raconte une histoire, où il y a un enfant et sa mère, qu'il a accès au concept, et qu'on peut dire qu'il est vraiment entré dans le langage. Il accède au signifié, mais du même coup à la pensée. Avant cela, il ne peut pas penser ce qu'est une maman, il n'a accès à cette pensée que par le mot, et ça vaut pour tous les mots.**

**L'enfant n'a pas accès à des pensées qu'il apprend à exprimer. Dans le langage, il apprend à avoir des pensées, il apprend à penser. Il ne pense pas avant le langage.**

On voit déjà que la linguistique nous permet de problématiser le rapport entre la pensée et le langage. Il y a un lien très étroit entre le concept et le langage. **La pensée, c'est du concept, c'est du sens. Du coup, si on accède au concept en entrant dans le langage, il semble bien qu'on accède à la pensée dans le langage et qu'avant le langage, il ne puisse pas y avoir de pensée. Apprendre à parler, c'est tout aussi bien apprendre à penser. Apprendre un nouveau mot, c'est apprendre une nouvelle pensée, que je ne pouvais pas avoir auparavant. Pensez aux repères : ce sont des mots pour apprendre à penser des distinctions que vous ne pensiez pas auparavant.**

**Le signifiant m'ouvre sur le signifié, sur la pensée, je n'ai pas accès à la pensée « table » indépendamment du signifiant « table ». Si j'enlève le signifiant, je n'ai plus la pensée. Le signifiant n'est pas un vêtement, c'est une porte à ouvrir.**

**Comment penser qu'un « adagio » est beau si on ne sait pas ce qu'est un adagio ? Comment penser qu'une valeur est universelle sans le mot « universel » ? Il faut posséder le signifiant pour accéder au signifié : la pensée advient dans le mot, pas avant. La pensée n'est pas pensable sans le mot. Faites l'expérience : essayez de penser « il fait beau » sans ces trois signifiants. Pas possible. Penser qu'il fait beau et se dire à soi-même « il fait beau », c'est la même chose.**

**Du coup, on ne peut plus dire comme Descartes le fait que le langage est un instrument, un outil pour communiquer des pensées.**

C'est une conception traditionnelle du langage, et qui reste aujourd'hui très populaire.

**Spontanément, on pense que le langage, c'est juste un outil de communication.** Chacun a des pensées pour lui-même qui sont dans la conscience et on ne peut pas les communiquer à autrui. On ne peut pas lire dans les pensées des autres, il n'y a pas de télépathie. La seule pensée à laquelle j'aurais un accès *immédiat*, c'est la mienne. La pensée des autres, je n'y ai jamais accès. Pour faire connaître sa pensée à autrui, il faut utiliser un signe pensif, comme disait Descartes, c'est-à-dire le langage, pour communiquer nos pensées.

**Le langage, c'est juste un *intermédiaire* entre les consciences pensantes.**

La linguistique nous montre que c'est beaucoup plus complexe que cela. En fait, le moment où l'enfant passe d'une nomination mécanique, qui est semblable à celle du perroquet, à un accès au concept signifié, alors **il accède au langage et c'est sa conscience qui s'éveille, c'est sa pensée qui apparaît. L'homme accède à la pensée par le langage, à travers lui, et donc à son humanité d'homme.**

**Avant le mot « Maman » appliqué à toutes les mamans, ce mot est le signe d'une passion comme la faim ou la peur, dirait Descartes, ce n'est pas un signe pensif.**

On voit donc que **le langage n'est pas un simple outil de communication entre les hommes, comme peut l'être un téléphone, le langage me permet d'accéder à la pensée d'autrui, et de faire accéder autrui à ma pensée, mais il permet d'abord à chaque homme d'accéder à sa propre pensée. Les mots nous apprennent notre propre pensée. Il ne peut pas y avoir de pensée pré-linguistique.**

Est-ce que cela veut dire pour autant qu'on doit dire que les enfants ne pensent pas ?

Etymologiquement, **enfant, cela dérive du latin, *infans*, composé de la particule négative *in* et du participe présent, *fari*, qui signifie parler. L'enfant, c'est celui qui ne parle pas.** Les psychologues de l'enfance, comme Jean Piaget, montrent qu'il a une psychologie infantile avant l'apprentissage du langage. Mais ca ne contredit pas ce qu'on affirme. **Cette pensée, c'est en vérité une simple vie psychique inconsciente. C'est seulement dans l'accès au langage que la pensée devient conceptuelle, qu'elle devient consciente d'elle-même.**

**On peut étendre cela à la pensée de soi-même, donc la à conscience de soi, qui passe par les mots « je » ou « moi ».**

**Par le langage, j'entre en possession de moi-même, je prends conscience de moi-même. Pas de conscience de soi sans langage, et c'est bien pour ça que les animaux n'existent pas sur le mode d'une conscience de soi. La conscience de soi est solidaire du pouvoir de dire Je, auquel j'accède uniquement par le langage. Sans langage, pas de Je, pas de conscience. Cf. texte de Kant que je donnerai dans le cours sur la conscience.**

*Il faut remarquer que l'enfant qui sait déjà parler assez correctement ne commence qu'assez tard (peut-être un an après) à dire Je; avant, il parle de soi à la troisième personne (Charles veut manger, marcher, etc.) ; et il semble que pour lui une lumière vienne de se lever quand il commence à dire Je; à partir de ce jour, il ne revient jamais à l'autre manière de parler. Auparavant il ne faisait que se sentir; maintenant il se pense. » Kant .  
*Anthropologie du point de vue pragmatique.**

Avant, l'enfant a une pensée inconsciente, il se sent, il a des sensations de son corps, mais il ne se pense pas à proprement parler. Pour pouvoir penser le moi, le Je, il faut posséder le signifiant Je. C'est dans le mot Je que j'accède à ce que ce mot signifie, que je prends conscience du Je, c'est-à-dire de moi-même.

Kant dit, Auparavant il se sent, mais seulement dans la possession du pouvoir de dire Je, il se pense lui-même, il a conscience de lui-même. On ne peut penser le Je, le moi, sans ce mot. Sans le pouvoir de dire Je, je ne peux penser « je », je ne me pense pas. C'est le signifiant qui m'ouvre sur le signifié « je ».

Voilà ce qu'on peut découvrir à partir de cette distinction signifiant/signifié, c'est un argument décisif pour établir que **les mots peuvent nous apprendre notre propre pensée.**

**C'est ce que s'efforce aussi de montrer Hegel : la pensée ne peut se saisir que par l'intermédiaire du langage, pas de manière immédiate.**

Oppositions qu'il à voir dans le texte : subjectivité/objectivité, intériorité/extériorité, confusion ou obscurité/clarté, indétermination/détermination, vague/précis. Le langage permet de passer de l'un à l'autre.

**La pensée, pour entrer en rapport avec soi, c'est-à-dire se connaître elle-même, devenir consciente d'elle-même a besoin de se poser hors d'elle-même comme un objet, afin de devenir un objet pour elle-même.** Elle a besoin de s'extérioriser dans le langage, dans une forme objective/externe en laquelle elle peut se contempler, prendre conscience de son propre contenu. S'objectiver, c'est s'extérioriser. Cf. Marx le travail, il disait que le produit est l'objectivation du travail, et l'artisan se contemple dans le produit de son travail. *Objectum* en latin, c'est ce qui est jeté devant. *Gegenstand* en allemand. *Objetion* en français. Ce qui nous fait face. C'est cela forme objective/extérieure.

**Sans cela, la pensée demeure inconsciente, informe, vague, obscure elle n'a pas ce minimum de distance entre elle et elle-même qui lui permettrait de se saisir.** Sans distance, pas de possibilité de se saisir soi-même.

Pourquoi ma pensée a-t-elle besoin de s'extérioriser, de devenir objective pour être saisie par moi ? Pour le comprendre, on peut donner l'analogie avec la vision.

De ce point de vue, **on peut faire une analogie entre penser et voir. Comment faire pour se voir soi-même ?** Pour voir, il faut un œil. Mais l'œil peut voir tout, sauf lui-même. Comme un phare qui éclaire tout sauf lui-même. Pour qu'un œil puisse se voir, il faudrait qu'il prenne une distance physique par rapport à lui-même ce qui est impossible. En effet, un tel retour sur lui-même de l'œil est impossible car mon œil est ce qui me permet de voir. Or, si je voyais mon œil, qu'est ce qui me permettrait de voir ce qui me permet de voir ? Il faudrait un autre œil, et on est alors conduit à une régression à l'infini.

De la même façon, **si la pensée voulait se penser elle-même, prendre conscience d'elle-même sans le langage, cela reviendrait à vouloir monter sur ses propres épaules.** Comme un œil qui voudrait se voir lui-même.

**Pour se voir lui-même, l'œil a besoin d'un intermédiaire où il s'extériorise : c'est le miroir en lequel il projette son image. De la même façon, la pensée a besoin d'un intermédiaire, elle a besoin d'une forme extérieure objective où elle s'exprime et où on pourra la saisir. Cette forme objective, c'est le langage.**

**Mais en quoi c'est une forme extérieure, objective ? Réponse :** quand on prononce une phrase, on lui donne une existence indépendante de nous, on objective notre pensée, elle a une existence objective.

En effet, **on emploie des mots qu'on n'a pas inventés mais qui sont objectifs : ce sont ceux de notre langue, ceux qu'on a appris. Ils sont donc d'abord étrangers à notre intériorité, ils s'imposent à nous de l'extérieur. Le langage n'est jamais subjectif, il est objectif, car il vient de l'extérieur avec ses cadres, son vocabulaire, sa syntaxe, qui vont imposer à ma pensée un ordre objectif. C'est le trésor commun dont parle Saussure.**

C'est ce que dit Hegel dans le texte de *L'Encyclopédie*, dont la formule décisive est : « « le mot donne à la pensée son existence la plus haute et la plus vraie ». « C'est dans les mots que nous pensons », comme c'est dans le miroir que nous nous voyons.

On constate que même sans parler à autrui, **penser, c'est au minimum se parler à soi-même : nous pensons sous forme de parole, mais il y a une parole intérieure qui précède la parole extérieure.** Cf. def. de la pensée selon Platon : « un dialogue de l'âme avec elle-même sans le secours de la voix ». On ne pense pas hors des mots, comme si c'était un vêtement qu'on pourrait lui ôter. > **Nous parlons sans cesse, puisque nous pensons sans cesse.** Nous ne pensons jamais sans les mots.

Il n'y a pas d'abord la pensée, qui s'extériorise dans le langage. Il y a en fait une parole intérieure silencieuse, donc une pensée qui baigne déjà dans le langage, qui ensuite s'extériorise par la voix en une parole extérieure, sonore. Nous ne nous sommes jamais tu intérieurement, car le silence intérieur, c'est la mort. En fait on parle tout le temps intérieurement, même en rêve. Si cette parole intérieure baigne dans le silence, on voit que le silence n'est pas l'opposé de la parole, ils vont ensemble.

La pensée ne pre-existe donc pas au langage, **c'est le langage qui est la condition de la pensée au sens propre, c'est-à-dire consciente.**

**Objection : mais tout de même, comment se fait-il qu'on ait (avant) l'impression de chercher nos mots ? Ou que les mots trahissent notre pensée (après) ?**

En fait, ce n'est pas les mots qui sont en cause mais notre pensée en tant que telle : **quand on n'a pas les mots pour dire ce que nous pensons, c'est que nous pensons mal, sans vraiment savoir ce qu'on pense ;** et quand nous avons les mots, nous pensons bien, de manière claire. On ne peut donc pas dire que les mots trahissent la pensée : **quand on a le sentiment d'être trahi par ses mots, c'est qu'on pense mal, de manière confuse, obscure.** Quand on dit « je ne sais pas comment m'exprimer » c'est en fait **qu'on est encore en train de chercher sa pensée mais qu'elle n'est pas encore claire, on n'est pas encore au clair avec soi-même.** Ca n'est pas encore net dans notre esprit, c'est encore embrouillé. Le problème, ce n'est pas la traduction déficiente de la pensée par des mots, mais **c'est la pensée elle-même qui est mal construite,** qui est encore confuse, obscure, et qu'il faut clarifier, **rendre plus précise, mais c'est précisément par les mots qu'on y arrive. Il n'y a donc pas une pensée claire avec des mots inadéquats pour l'exprimer.**

Quand on ne parvient pas à dire ce qu'on pense, c'est qu'on ne pense pas encore, c'est qu'on ne pense pas véritablement, c'est-à-dire clairement. **Quand on cherche ses mots, c'est qu'on cherche sa pensée, on ne sait pas encore véritablement ce qu'on pense.** On cherche sa pensée. Mais le vouloir-dire ne précède pas le dire.

**Réfléchir aux mots que nous employons,** ce n'est pas avoir une pensée toute prête et la traduire, c'est choisir sa pensée, c'est préciser ce qu'on pense. **C'est quand on a dit quelque chose qu'on sait ce qu'on voulait dire. Et si on se dit que ce n'est pas ça qu'on voulait dire, on change en réalité de pensée, on précise notre pensée,** on la clarifie par les mots et on pense mieux ce que d'abord on pensait mal, de manière confuse. On précise notre pensée, donc ce n'est déjà plus la même pensée, pas la même pensée dite autrement.

J'ai un mot sur le bout de la langue, ce n'est pas que l'idée est là, claire, mais le mot n'est pas là. C'est que l'idée n'est pas encore là, mais que sens que l'idée est sur le point de venir, et elle viendra en même temps que le mot.

Maintenant qu'on possède cette distinction, on va approfondir le rapport entre le signifiant et le signifié.

**Le signe linguistique, c'est un symbole, car le rapport entre le signifiant et le signifié est arbitraire.** C'est un constat renouvelé par la linguistique, mais qui remonte au moins à Platon dans le *Cratyle*.

**La preuve de cet arbitraire, c'est la diversité des langues : on peut viser un signifié identique à travers des signifiants différents.** Arbitraire, c'est une convention, mais en même temps on hérite de la convention et on l'accepte, on ne peut pas décider comme ça de la modifier. Le rapport entre le signifiant et le signifié est contingent, puisqu'il aurait pu être autre, et l'est dans d'autres langues, mais il s'impose pourtant à nous, collectivement, par héritage, comme quelque chose de nécessaire. Bien sur, la langue évolue, mais ce n'est pas une décision, ni individuelle ni collective. Cf. Le texte de Saussure sur l'arbitraire du signe linguistique.

De ce point de vue, **la traduction, c'est le fait de passer d'une langue à une autre, c'est-à-dire d'un système de signifiants à un autre.** On cherche des équivalences entre les signifiants des deux systèmes.

Par exemple :

Signifiant S > vérité

Signifiant S' > *Warheit*

Signifié s

Le signifiant « vérité » est en français, et le signifiant « *Warheit* » est en allemand, **mais le signifié, en quel langue est-il ?** L'idéal pour les hommes serait de parler la langue du signifié, ce serait une langue universelle qui permettrait à tout le monde de se comprendre. Mais en fait, **le signifié n'est en aucune langue, le signifié transcende tous les langues particulières. Le signifié est transcendantal. Le signifié ne parle aucune langue.**

Ce souci de la langue qui serait pure de toute contingence, qui serait la langue du signifié lui-même, c'est un problème très ancien, qu'on retrouve jusque dans la bible, à travers l'histoire de **la tour de Babel**.

A l'origine, les hommes parlaient tous la même langue. Ils usent du pouvoir de compréhension que donne cette universalité de la langue pour se réunir tous ensemble afin de construire une tour qui irait jusqu'au ciel. Par là, les hommes pourraient s'élever jusqu'à Dieu et devenir eux-mêmes des dieux.

Dieu punit les hommes pour cet orgueil en créant la diversité des langues. Les hommes ne se comprennent plus et ne peuvent pas achever la construction de la tour de Babel.

**Le grand fantasme des hommes, c'est la création d'une langue universelle.**

On retrouve cela aussi dans *Le Nouveau Testament* : à la **Pentecôte**, les apôtres sont inspirés par l'Esprit Saint et ils se mettent à parler la langue universelle, ils réussissent à conjurer la condamnation de Babel pour annoncer la bonne nouvelle, le retour du Christ, qui est le message universel du christianisme.

Mais c'est présenté comme un miracle, une grâce accordée par Dieu lui-même, c'est donc bien quelque chose qui n'est pas en notre pouvoir.

**Le signifiant, il est toujours dans une langue particulière. Le signifiant, c'est le particulier.**

**Le signifié, lui n'est dans aucune langue, il est identique pour tous les hommes quelle que soit la langue qu'ils parlent. Donc, le signifié est universel. Chaque langue est particulière, mais elle correspond à un corpus de significations universelles.**

**Le rapport signifiant/signifié, c'est un rapport du particulier à l'universel, c'est une expression particulière de l'universel.**

**De ce point de vue, traduire, c'est passer d'un signifiant à un autre par le détour du signifié, c'est articuler deux éléments linguistiques particuliers par le détour de l'universel.**

### 3) La structure linguistique.

On va faire de la **phonologie**. C'est le discours qui étudie le plan du signifiant et qui laisse de côté le signifié. **Le signifiant, on a vu que c'est une séquence sonore, c'est un produit de la voix humaine. Phonè en grec, ça désigne le son produit par la voix, et logos c'est le discours, l'étude.**

**La phonologie est donc l'étude des séquences sonores produites par notre voix.**

On a dit séquence sonore, c'est-à-dire pas un bruit. Le son est organisé en séquence. On met ensemble différents sons qu'on articule en séquence, selon un ordre particulier.

Une séquence, c'est quelque chose de complexe. Quand je dis « philosophie », je ne profère pas un son, j'articule en séquences une pluralité de sons.

**La phonologie analyse les sons du signifiant, elle décompose chaque séquence signifiante pour trouver les unités de bases : ce sont les phonèmes.**

Notez qu'il ne s'agit pas de découper le mot selon ses syllabes ou selon les lettres qui le composent.

Une syllabe peut être composée de plusieurs phonèmes : « lo ».

Un phonème peut correspondre à plusieurs lettres : « ph ».

**Le phonème, c'est l'unité de son, c'est la plus petite unité sonore découppable dans le signifiant, c'est un atome de signifiant, un son indécomposable qui est le produit d'un acte corporel : placer les lèvres, placer la langue, et expirer.**

**La phonologie recense tous les phonèmes pour toutes les langues.**

Pour la langue française, il y en a 33 + 1 (le phonème zéro).

Le phonème 0, c'est le phonème commun à toutes les langues > le silence. Un phonème universel et nécessaire parce qu'il permet d'articuler les mots. Pas de parole sans silence. Une fois de plus on voit que le silence n'est pas le contraire de la parole, il est sa condition.

Ex : F/ai/re                      trois phonèmes.

**En étant articulés entre eux, les phonèmes forment des monèmes.**

**Faire, c'est un monème. Monas, en grec, c'est l'unité. Monème, c'est une unité de sens indécomposable, un atome de sens, là où le phonème est une unité de son indécomposable, un atome de son.**

**Les monèmes sont eux-mêmes articulés entre eux pour former des syntagmes.**

Ex : F/ai/re l/a f/ê/te

**Un syntagme, trois monèmes, six phonèmes.**

Cette double articulation du langage en phonèmes et monèmes, c'est la découverte qu'on doit à **André Martinet**, un linguiste français.

L'unité de base de toutes langues, c'est le phonème. En français, il y a 33 phonèmes. Toutes les langues n'ont pas le même nombre de phonèmes. C'est un nombre qui varie entre 25 et 50 phonèmes.

Pour pouvoir faire une langue, **il faut au minimum 2 phonèmes**. Si on a un phonème A et un phonème B :

AB, BA, BAB, ABA, AAB, etc. on peut construire une infinité de monèmes.

**On peut tout dire à partir de deux phonèmes.**

Par exemple, en morse, il n'y a que long et court. Pour les ordinateurs, le code est lui aussi binaire, c'est 0 et 1.

**On voit donc qu'avec un nombre fini d'éléments, au minimum deux, qui n'ont en eux-mêmes aucun sens, on peut produire une infinité d'énoncés selon la manière dont on agence ces éléments constitutifs, donc une infinité de sens possible. En droit, tout sens peut être dit dans le langage, il n'y a pas d'indicible. Le langage c'est, en tant que tel la matrice du sens, donc de la pensée.**

Ce qu'il faut comprendre, c'est que **l'unité de son, le phonème, n'a aucun sens, alors que le monème a un sens, il est l'unité de sens. Or, les monèmes, sont formés par une articulation de phonèmes.**

L'enjeu de cette découverte est décisif : cela veut dire que **le sens est postérieur au non-sens, le sens est fabriqué par des éléments qui n'ont pas de sens.**

Les monèmes sont un assemblage de phonèmes. Donc **le sens du monème, ce n'est pas un sens qui lui pré-existerait puisqu'il n'existe pas au niveau du phonème. C'est l'assemblage du non-sens qui produit le sens.** Cela veut dire que **le sens est postérieur au phonème, le sens est produit par le langage lui-même, au sein de son articulation des phonèmes entre eux.**

Il n'y a donc **pas de sens avant le langage, pas de sens pré-linguistique. Le sens, c'est le résultat du langage, pas sa cause.** Pas de pensée hors langage.

On tient là un élément décisif pour **réfuter la théorie instrumentaliste du langage.**

Descartes dit que la pensée précède le langage et l'utilise comme un outil, un instrument pour s'exprimer, c'est-à-dire pour fournir un signe pensif à autrui.

La phonologie démontre le contraire. **La pensée, c'est du sens, mais le sens ne précède pas le langage, il est produit pas lui. C'est en articulant des phonèmes que je produis du sens, donc que je pense. C'est en articulant t-a-b-l que je produis la pensée « table ».**

**La théorie instrumentaliste du langage :**

Pensée (sens) → mot (sens)

Extériorisation, expression du sens.

**La phonologie :**

Pensée (sens) → phonèmes (non-sens) → monèmes (sens).

Expression du sens                      Articulation

**On ne comprend pas comment le sens pourrait disparaître pour réapparaître tout à coup.**

Donc il faut dire : phonèmes (non-sens) → monèmes (sens = pensée).

Articulation = création

**La pensée n'a donc lieu que dans le langage, pas de pensée hors langage, et c'est lui seul qui permet de nous apprendre notre propre pensée.**

**Le sens surgit à même le langage, pas avant lui, nous pensons dans l'articulation des mots.**

On le voit bien si on change de place ne serait-ce qu'un phonème.

Si au lieu de dire « faire la fête », je dis « faire la tête », le sens est changé, c'est même le contraire de faire la fête.

Or, j'ai juste changé un phonème. **Le phonème « t », ne signifie rien, et pourtant on voit bien que le sens est complètement modifié par lui. Ce sont donc bien les phonèmes qui produisent le sens.**

**Cette production du sens par l'articulation des phonèmes, c'est la première articulation du langage.**

**Mais il y en a une deuxième, qui permet d'arriver à la même conclusion, c'est l'articulation des monèmes entre eux pour former des syntagmes vont eux-mêmes s'articuler.**

Ex : faire la fête.

C'est une articulation entre trois monèmes.

**Mais ici aussi, le sens ne précède pas le langage comme quelque chose de donné, de fixé, de figé dans une pensée pré-linguistique. Le sens est produit dans le langage à même l'articulation des monèmes. C'est en articulant des monèmes que je produis du sens.**

« La » rajoute du sens à faire. « Fête » rajoute du sens à « la » et à « faire ».

« Faire », ce n'est pas le même sens selon qu'il s'agisse de faire un enfant ou de faire la fête.

**Donc le monème « fête » modifie le sens de « faire ».**

Si je dis « perdre la tête », « tête » modifie le sens de perdre, parce que si on dit « ses clés », perdre n'aura pas du tout le même sens. Perde au poker ! Le sens de perdre se précise au fur et à mesure.

**Donc on voit que le sens n'est pas donné d'avance en pensée, il se modifie en permanence.** Il n'est pas fixé, figé, pour ensuite passer dans le langage. Il est en gestation et en évolution permanente.

Cela vaut pour l'articulation des monèmes dans une phrase, mais aussi entre les différentes phrases. Si je dis qu'ils ont fait la fête, et dans la phrase suivante, je dis que c'était le 24 décembre, ça modifie le sens de la première phrase : la première phrase ne veut plus seulement dire qu'ils ont fait la fête, mais qu'ils ont fêté Noël (sapin, cadeaux, enfants...). Et si dans une troisième phrase, j'ajoute que ça se passait à la prison de la Santé, ça modifie encore le sens que cela peut avoir de faire la fête, parce que c'est triste, sordide, il n'y a en fait ni enfants ni cadeaux. Ajouter des phrases, ce n'est pas empiler des briques solides, bien découpées, qui restent les mêmes ! C'est penser.

Ca vaut aussi pour les paragraphes : un nouveau paragraphe modifie le sens du premier, un nouveau chapitre d'un livre modifie les sens des chapitres précédents. Et même si un auteur publie un nouveau livre, cela peut changer après coup le sens du premier. On le voit bien à la relecture, on comprend des choses différentes.

**Il faut bien comprendre que le sens (= la pensée) n'est pas quelque chose de donné d'avance et une fois pour toute dans une pensée. Il n'est pas tout fait, pour ensuite s'exprimer dans un langage. Le sens n'est pas solide, il est fluide, il n'est pas figé, il est dynamique, il n'est pas tout fait, il est toujours en train de se faire dans le langage. Il est en court de formation, en court de pensée.**

En somme, **le sens, donc la pensée elle-même, une fois encore, ne précède pas le langage. Le sens est toujours en avant, en attente, il se développe au fur et à mesure. La pensée elle-même est toujours en train de se réaliser, à même le langage, dans sa double articulation.** On pense le sens dans le langage, dans les mots, sans que la pensée soit fixée de manière définitive.

**L'articulation des phonèmes + l'articulation des monèmes, c'est cela la structure linguistique : la double articulation, c'est la découverte d'André Martinet.**

**La pensée ne se réalise que dans la double articulation du langage. Avant, elle est à peine une pensée, elle n'est qu'un contenu psychique inconscient, indéterminé, dont on ne peut absolument rien dire. Seule l'articulation du langage donne au contenu de ma vie psychique de devenir une authentique pensée, c'est-à-dire quelque chose qui a du sens, et qui est conscient.**

C'est en ce sens que Hegel a pu écrire : « le mot donne à la pensée son existence la plus haute et la plus vraie ».

(le langage, il est plus proche du Lego que du Playmobil)

III. Le langage comme structure de la pensée.

Texte d'Emile Benveniste, grand linguiste français de la seconde moitié du XXème siècle.

**La pensée ne se réalise que dans la double articulation du langage. Avant, elle est à peine une pensée, elle n'est qu'un contenu psychique inconscient, indéterminé, dont on ne peut absolument rien dire, puisqu'en dire quelque chose, c'est déjà l'introduire dans les cadres du langage. Seule l'articulation du langage donne au contenu de ma vie psychique de devenir une authentique pensée, c'est-à-dire quelque chose qui a du sens, et qui est conscient.**

C'est en ce sens que Hegel a pu écrire, dans le § 463 de *L'Encyclopédie* : « c'est dans le *nom* que nous pensons ».

Benveniste, au nom de la linguistique, affirme la même chose. Il montre que **langage et pensée ne sont pas dissociables. Il y a une prédominance du langage sur la pensée.** Pour qu'une pensée existe, ait un sens, il faut qu'elle soit mise en langage. **Une pensée n'existe pas sans langage. Mettre une pensée en langage, c'est épouser les formes et les contraintes du langage, et toujours d'une certaine langue particulière, puisqu'on parle toujours une langue déterminée.** De la même façon, il faut dire qu'on pense toujours dans une langue déterminée. **La pensée épouse des formes qui la contraignent car elle n'a pas produite elle-même ces formes, elle se fixe seulement en elles.**

Le langage est universel, mais la langue est toujours particulière. On pense en français, en allemand, mais forcément dans une langue.

La conséquence, c'est qu'il y a **une solidarité entre ce qui est dicible et ce qui est pensable. On ne peut penser que ce que l'on a les mots pour le dire. Avoir les mots pour dire quelque chose, c'est aussi avoir les mots pour le penser. La langue détermine le pensable. Ce qu'on ne peut dire, on ne peut pas le penser non plus.**

**Du coup, selon le langage utilisé, on ne pourra pas tous penser les mêmes choses.**

**D'abord, parce que les langues sont différentes, elles ont des lexiques différents.**

**L'accès à la pensée dépend de l'accès au langage. Celui-ci détermine la pensée et lui donne une existence, une réalité.**

On le voit aussi selon le milieu social. Les sociologues nous apprennent qu'on ne parle pas de la même façon selon le milieu social, donc on ne pense pas de la même manière, on n'a pas un accès identique à la pensée complexe. Un des problèmes majeurs pour réaliser l'égalité des chances à l'école, c'est la famille. Celui qui est élevé dans un milieu où on ne lit pas, et qui utilise au quotidien un vocabulaire de 300 mots aurait beaucoup plus de difficultés à l'école

pour écrire, pour disserter, que quelqu'un qui possède un vocabulaire de 3000 mots. **Plus mon vocabulaire s'enrichit, plus s'élargit le panel du pensable.** Vous ne pensiez pas ce qu'est un « ebe » avant d'avoir découvert ce mot en SES. **C'est comme si on devait penser avec un clavier où chaque touche correspondrait à un mot. Apprendre du vocabulaire, c'est enrichir ce clavier. C'est l'enrichissement de mon vocabulaire, qui permet de saisir les choses de manières plus subtiles.** C'est bien pourquoi chaque matière scolaire donne du vocabulaire à apprendre aux élèves. La philosophie aussi, puisqu'elle cherche à penser autre chose que ce que tout le monde pense spontanément, elle élabore son lexique, elle crée des mots, pour pouvoir penser de nouvelles choses. D'où l'importance cruciale de la lecture pour la pensée, car c'est à travers la lecture qu'on enrichit le plus efficacement notre vocabulaire. Lire nous aide à penser, on apprend à penser en lisant des livres.

**La pensée dépend du langage, mais il faut ici comprendre ce que c'est que la pensée.** En réalité, c'est beaucoup plus vaste que la pensée théorique, celle dont on dit de celui qui la crée qu'il est un penseur.

**Cette pensée, ca peut être simplement percevoir.**

**Ca veut dire que le langage, c'est bien plus qu'un simple outil de communication, c'est la structure de ma pensée, et du même coup, la structure de mon ouverture au monde.**

**C'est par mon langage que je suis ouvert aux choses et selon mon langage, je n'y suis pas ouvert de la même façon.**

Celui qui possède le vocabulaire de la musique entend quelque chose de tout à fait différent de celui qui n'y connaît rien. > il entend un *adagio cantabile*.

Celui qui possède le vocabulaire du football, voit un match tout différent de celui qui n'y connaît rien. > il voit le hors-jeu.

Si vous faites une promenade en montagne avec un géologue, vous verrez qu'il voit énormément de choses que vous ne voyez pas, car il est capable de nommer les différents types de montagnes et les différents types de roches. Moi je vois « pierre ».

**Le langage structure notre ouverture au monde comme telle, même quand nous ne parlons pas effectivement, les significations linguistiques sont là, elles nous entourent et déterminent notre accès aux choses. Benveniste écrit, toujours ses *Problèmes de linguistique générale* : « nous pensons un univers que notre langue a déjà modelé ». Ma langue, c'est mon monde, on habite notre langue.**

On le voit, les enjeux d'une notion comme le langage sont cruciaux : il y va de l'humanité de l'homme, de sa pensée, de son histoire, de son rapport au temps, de son rapport aux autres, de son rapport à lui-même et même de son rapport au monde en général.

**Du coup, agir sur le langage, c'est toujours agir sur l'homme. Il y a à travers le langage un enjeu politique fort.**

**La pensée est sous la dépendance du langage : du coup la liberté de pensée, c'est lié à la liberté de parler, la liberté d'expression.** Et pour jouir d'un droit comme celui-ci, il faut avoir accès au langage. **Une société libre, c'est une société qui s'efforce de donner accès à une grande maîtrise du langage par la plus grande partie possible de sa population. La lecture forme des gens libres. Il faut avoir accès au langage pour exercer une pensée libre,** pour pouvoir s'informer, pour pouvoir être un bon citoyen. C'est l'enjeu de l'école : la démocratisation de l'école et l'accès à tous à l'écriture et à la lecture est une condition pour élargir à tous le droit de vote.

La déclaration des droits de l'homme et du citoyen déclare le droit à une libre expression de sa pensée, mais Marx souligne au 19<sup>ème</sup> siècle que ce droit n'a aucun sens pour les ouvriers qui ne savent ni lire, ni écrire.

Une politique démocratique, c'est une politique qui agit sur le langage.

**Ce lien entre pensée et langage, le fait que la pensée soit sous la dépendance du langage, on s'en rend compte aussi si on étudie les politiques des Etats totalitaires.** Toutes les dictatures ont bien compris ce rapport de dépendance entre pensée et langage. Dans toutes les dictatures, il y a **une manière de parler officiel, un vocabulaire, des tournures identiques qui sont répétées dans tous les discours de propagande pour diffuser au maximum l'idéologie du parti unique et effacer toute autre forme de pensée.**

A ce sujet, il y a le livre admirable de Victor Klemperer, *LTI. La langue du IIIème Reich*. Victor Klemperer était un universitaire allemand qui a été renvoyé de l'université en 1935 parce qu'accusé d'avoir des ascendances juives.

Alors, il a passé ses journées à noter sur des cahiers personnels toutes les manipulations que les nazis faisaient subir à la langue allemande. Mais ses cahiers pouvaient à tout moment être saisis par la Gestapo, alors il a codé ses réflexions, il parle de la LTI. En fait ça veut dire *Lingua Tertii Imperii*, langue du troisième Reich, qu'il décode pas à pas pour montrer comment on modifie le sens des mots pour manipuler les esprits. Il insiste beaucoup sur l'utilisation du mot *Volk*, qu'on ajoute comme préfixe à tous les mots pour faire croire que c'est le peuple qui dirige, ou le fait que *Volk* est détourné de son sens pour devenir un synonyme du mot *Rasse*, la race.

Il montre notamment comment les discours qui voudraient s'opposer au régime deviennent incompréhensibles du fait même de cette modification du sens des mots dans la majorité du peuple.

L'autre grand livre qui témoigne de cette dépendance de la pensée à l'égard du langage d'un point de vue politique, c'est **1984, de Georges Orwell**. Lui ne vise pas le nazisme, mais le stalinisme. **Dans les dictatures communistes, on retrouve ce même souci de formater la pensée du peuple par un formatage de la langue.** Il y a des expressions qui sont bannies car elles sont jugées réactionnaires, d'autres qui apparaissent et surtout les mots traditionnels changent de sens. Par exemple, la liberté, entendue comme le fait de pouvoir être autonome dans la société, d'avoir accès à la propriété privée, à la liberté d'expression, est bannie, en tant qu'entente bourgeoise de la liberté. On lui substitue un sens prolétaire de la liberté, qui signifie, ne pas vivre dans une société capitaliste, donc vivre dans une société communiste ; du coup, dans le système communiste, le peuple est libre par définition, et c'est au nom de la liberté qu'on prétend exporter son modèle politique. Les vieilles significations des mots doivent disparaître pour laisser place à de nouvelles significations, conformes à l'idéologie en place.

C'est en ce sens que Staline peut se féliciter dans la Pravda du 20 juin 1950 de ce que « avec l'apparition d'un nouvel Etat, d'une nouvelle culture socialiste, d'une nouvelle morale et, enfin, avec le progrès de la technique et de la science, quantité de mots et d'expressions ont changé de sens et acquis une signification nouvelle ; un certain nombre de mots surannés ont disparu du vocabulaire ». La révolution est aussi dans la langue.

**Orwell montre à travers cet exemple comment on peut restreindre le pensable en restreignant le dicible.** Il imagine que l'Angleterre devienne une société communiste, dirigée par Big Brother qui surveille tout le monde. Pour assurer sa domination, ce régime décide de supprimer la langue naturelle pour lui substituer **une nouvelle langue, la novlangue**. En manipulant la langue, on obtient une domination bien supérieure au simple fait d'interdire des journaux dissidents. **Au lieu d'interdire seulement l'expression publique d'une dissidence, on la rend impensable,** on en empêche l'articulation privée dans l'intériorité de la

conscience. **Les individus n'auraient alors plus les mots pour penser une contestation, ils ne pourraient penser que ce qu'il faut penser pour plaire au pouvoir totalitaire.**

Dans le même esprit, il y a le beau film de Jean-Luc Godard, *Alphaville*. C'est un film des années soixante qui est entièrement consacré à ce pouvoir de domination sur la pensée conféré par la manipulation du langage. De ce point de vue, il va même encore plus loin que George Orwell. On a dit que le langage détermine tout notre accès au monde et à nous même, donc aussi à nos propres sentiments, à notre vécu le plus intime. Godard brosse le tableau d'une société futuriste scientifique d'où toute expression des sentiments est bannie par un pouvoir qui impose l'utilisation par tous d'une langue logique purifiée de toute ambiguïté. Dans toutes les chambres d'hôtel, il y a un dictionnaire contenant les mots autorisés. Progressivement, de plus en plus de mots disparaissent pour accroître la domination du pouvoir central sur les esprits. Un espion arrive dans la cité pour vaincre ce pouvoir qui se révèle être un immense ordinateur, *Alpha 60*. Cet espion est armé d'un livre interdit : *Capitale de la douleur*, un recueil de poème d'Eluard. Le combat final, c'est une lutte entre la langue techno-scientifique et la langue poétique. Grâce au poème, et à la valeur affective, sensible, équivoque, du langage poétique, l'agent secret réussit à redonner aux hommes un accès à la richesse du langage, donc à réveiller la liberté de leur pensée. La langue est subversive !

Sujets à donner aux élèves : « peut-on dire que les mots nous apprennent notre propre pensée ? »